

Poèmes traduits du silence

par Philippe Martineau

tome 1 - néoclassique



CHEMIN	1
PAROLES DE STATUE	2
À UNE STATUE	3
CYGNE	4
CYGNE – II	5
PAROLES DE NYMPHE	6
PAROLES DE LÉDA	7
NAÏADE	8
ACAJOU	9
EAU DOUCE	10
PAROLES DE NARCISSE – I	11
PAROLES DE NARCISSE – II	12
PAROLES DE NARCISSE – III	13
PAROLES DE NARCISSE – IV	14
PAROLES D'IMAGE	15
ÉTANG	17
LORELEI	18
NUQUE D'ANCOLIE	20
REGRET	21
CATTLEYA	22
LES ONT-SE-DIT	23
PAROLES D'APHRODITE	24
DÉSIR	26
AI-JE	27
HÔTEL DU NORD	28
ALBATROS	29
LÉNORE	30
CORBEAU	31
AIGLE NOIR	32
REVENANT	33
AIGLE GRIS	34
AIGLE FIXE	35
LUNE D'AIGLE	36
SANG D'AIGLE	37
FEU D'AIGLE	38
CIEL	39
URANUS	40

édition 2017 – version 1 juillet 2025

auteur :

philippe.jean.martineau@gmail.com

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

Martine Marchand

CHEMIN

Où mène ce chemin
qu'on suit depuis toujours ?
Il mène au lendemain
et s'oppose au retour.

C'est là que le bonheur
est l'objet d'une quête
et que le promeneur
mendie d'être poète.

J'y fais aussi la manche,
à l'affût d'autres vers :
c'est pour ma page blanche...
pour y voir à travers.

PAROLES DE STATUE

Tu as choisi ce parc
en guise de décor,
et bientôt m'y remarques.

Qu'il est doux cet instant
où je feins d'être morte
et vierge pour cent ans.

Mais que n'apposes-tu
sur ma bouche émaillée
un peu de ta chaleur ?

Que n'entends-tu le cœur
qu'un ciseau m'a taillé
dans le roc intérieur ?

Ne vois-tu donc en moi
qu'une simple statue
étrangère à l'émoi ?

C'est toi qui es de marbre !
et ton sang bouge moins
que la sève des arbres.

À UNE STATUE

Est-ce à cause du jour
que ta paupière est close,
ou du fait que ta pose
est celle de l'amour ?

Est-ce à cause d'un rêve
qu'une larme t'a fuie,
ou du fait que la pluie
en fut la source brève ?

Est-ce à cause d'un cœur
et de son battement
que ton sein en ciment
se délite en douceur ?

Tu sais que ta sandale
est prête au premier pas,
mais tu ne descends pas
de la funèbre dalle.

Est-ce à cause du grand
lierre qui t'emprisonne,
ou du fait que personne
ici-bas ne t'attend ?

CYGNE

Une vague s'aligne
et fait la révérence :
c'est en l'honneur d'un cygne,
qui désormais s'avance.

Les roseaux, amarrés,
coupent l'air et se penchent,
comme pour effleurer
la silhouette blanche.

Son sillage insinue
que ses immenses ailes
n'auront jamais connu
le vertige du ciel.

Il poursuit jusqu'au bord
et meurt en le touchant,
et l'on entend encore
la chute de son chant.

CYGNE - II

Alors qu'au creux d'un saule est amarré l'étang,
alors que l'eau se meurt et renonce à son règne,
voici qu'un cygne pur hérite de l'instant
et trône à la surface – où des cheveux se baignent.

C'est un cygne sacré, que la naïade attend
et pour qui elle a teint ses cheveux, et les peigne.
Et voilà qu'il l'effleure – et la décoiffe autant –
avant que d'effeuiller les algues qui la ceignent.

— Impossible entre nous, gémit-elle... en partant.
Lui, il tait sa douleur – au point que rien ne saigne.
C'est un cygne muet, mais dont le cœur s'entend
chaque fois que l'eau dort et la nymphe se peigne.

Alors qu'au creux du saule est amarré l'étang,
alors que l'eau se meurt et que la rive règne,
le cygne en majesté rejoint le cours du temps
avec au fond des yeux deux larmes qui s'étreignent.

PAROLES DE NYMPHE

Offerte à l'ombre de ton saule,
ne suis-je pas comme tu veux ?
Est-ce à jamais que mon épaule
ondule en vain sous tes cheveux ?

J'ai beau briller sous l'onde sage
et t'apparaître sans filet,
quand tu regardes mon visage
tu ne souris qu'à ton reflet.

Et quand le soir occulte l'onde
et qu'en secret ma larme sourd,
l'oreille fine entend ma ronde
alors que toi, tu restes sourd.

PAROLES DE LÉDA

Qu'ai-je à me réveiller
à l'instant de jouir,
à l'heure où l'oreiller
m'écoute défaillir ?

Le cygne était au bord
et moi, si près de lui
que je l'ai cru d'abord
plus vaste que la nuit.

Et quoique cette étreinte
ne fût qu'un rêve d'eau,
je me réveille enceinte
et mère d'un oiseau.

Que je bénis ce bec
ayant su me découdre !
Je n'ai plus rien de sec
et semble me dissoudre.

Mais quand je me rendors
et retrouve ce rêve,
je suis pucelle encore
et attends sur la grève.

NAÏADE

Avant toute liaison,
elle exige de moi
un peu moins de raison
et une vague au doigt.

Sans sillage, elle affleure,
ou tout au moins s'esquisse
en haut de sa demeure,
en quête d'un délice.

Ignorant qui elle est,
je demande son nom,
mais le flot est muet
et l'écho me dit : « non ».

Cette sève montante,
afin d'être cueillie,
éveille l'eau dormante
et s'y épanouit.

Jusqu'à ce qu'une larme,
que j'ai tant retenue,
en tombant comme une arme
déflore l'inconnue.

ACAJOU

Cette larme qui joue
à peindre ton chagrin,
n'est-elle pas en train
d'aquareller ta joue ?

N'est-elle qu'un bijou
étranger à ton âme,
une inconstante flamme
en quête d'acajou ?

EAU DOUCE

Le lac était nocturne et la rive, lointaine.
Et ma présence ici ne pouvait qu'intriguer,
entre la lune d'eau qui dérivait à peine
et le songe diffus d'un saule fatigué.

Une ondine soudain se sentit attouchée :
ma paume était coupable et sa nuque, complice.
La réponse à son cri fut au calme arrachée
et le trouble des eaux témoigna du délice.

Mais le jour aussitôt la rendit transparente
et – quoiqu'elle fût ceinte – aussi lâche qu'un pleur ;
et ce qui reste d'elle est une eau différente,
un sillage sans cygne et un sang... sans couleur.

PAROLES DE NARCISSE – I

Un jour qu'il voit son
reflet dans l'eau, Narcisse
en tombe amoureux.

Quand l'étang se recueille
et que la vague est morte,
ce que pense mon œil
fait de l'onde une eau-forte.

Je crains qu'à peine aimée
cette image s'absente,
ou que l'onde, abîmée,
la rende grimaçante.

Car l'eau pure est si frêle
que même la pensée
la plus intemporelle
risque de la froisser.

Si frêle et si dormante
que l'éventuelle idée
de m'en faire une amante
ne peut que la rider.

Et sans elle, si lisse,
où pourrais-je exister
et vivre les prémices
de mon éternité ?

PAROLES DE NARCISSE – II

	Ce que la nuit efface mes rêves le refont, si bien qu'à la surface affleure aussi le fond.
À peine suis-je au bord du lac inhabité, que déjà l'eau qui dort révèle ma beauté.	Et si mon vrai jumeau tremble quand je le vois c'est qu'il cherche ses mots pour refléter ma voix.
De l'aube jusqu'au soir je vis de m'apparaître, au risque de me boire et de trop me connaître.	Jusqu'au soir absolu où l'onde, existentielle, ne reflétera plus que la beauté du ciel.

Alors que l'eau du lac est assoupie et pure
et que le moindre souffle en menace le somme,
je crains que mon reflet n'échappe à ma nature
et ne devienne au fond l'esclave d'un autre homme.

— Ô toi qui m'es jumeau jusques au moindre trait
et qui gardes ma pose afin qu'on nous confonde,
on dirait que tes yeux m'en veulent d'être vrai
et de n'avoir point bu ton essence profonde.

Que n'émerges-tu donc en réponse à ma crainte ?
Abandonne l'abîme aux songes d'autres bords
et marche sur sa peau sans y laisser d'empreinte,
à peine quelques pas nous séparent encore.

Mais sans doute sens-tu qu'aimer est un exil
et ne cherches-tu guère à te mettre en danger,
ô toi qui m'es jumeau jusques au moindre cil
et qui gardes la pose alors que j'ai bougé.

Alors que l'eau du lac est encore assoupie
et que le moindre souffle en menace le somme,
je crains que mon image n'ait changé de vie
et ne soit parvenue à devenir un homme.

Alors que l'eau du lac est un tombeau,
un soupir éphémère fait surface.
Qui brave le silence à hauteur d'eau
si ce n'est toi, réplique de ma face ?

Faut-il que je t'apprenne à prendre corps,
ô toi qui n'as de moi que l'apparence ?
Car même loin du jour et quand je dors
tu souffres trop de notre différence.

Sans doute que ton but est d'émerger
et que ma seule envie est de te boire,
mais mettre fin à ton règne étranger
n'est-ce pas mettre à sec ma source noire ?

Alors que l'eau du lac est un tombeau
et qu'à nouveau tes lèvres font surface,
tu braves mon silence en étant beau,
sans voir qu'au même instant la nuit t'efface.

Sans doute qu'il te faut rester novice
et redescendre seul au fond du somme,
à moins qu'un souffle pur ne t'affranchisse
et ne t'enseigne à devenir un homme.

PAROLES D'IMAGE

Ce qu'on entend quand
l'image de Narcisse prend
conscience d'elle-même
et s'adresse à lui.

Je ne suis qu'un reflet,
entre ta soif et l'onde,
et pourtant je te plais :
je suis ton autre monde.

Ô Narcisse, ma blême
et insondable face
est celle que tu aimes !
quoi que toute autre fasse.

Avant ce jeu courtois
je n'avais aucun sens ;
voilà que grâce à toi
j'affleure la conscience.

Je m'étais inconnu
avant cette journée
et dois à ta venue
d'être enfin dessiné.

Avant ce jour de mai
je n'avais aucun trait
et voilà désormais
que je suis ton portrait.

Les nymphéas qui posent,
les nuages qui vèlent,
notre jeu : tout compose
cette jeune aquarelle.

Ce songe à la surface
ne craint pas le soleil
mais qu'un soir ne l'efface
ou qu'un vent ne l'effraye.

Reste encore à genoux
et résiste au sommeil,
car ce rêve entre nous
ne vit que de ta veille.

.../...

Ne demeure qu'au bord,
penché comme un roseau,
faute de quoi mon corps
sera la proie des eaux.

N'abandonne jamais
les rives de l'amour,
car si rien ne m'aimait
j'aurais trop de mes jours.

Je ressemblais au fond
avant de t'émouvoir,
et si la glace fond
c'est que tu veux me boire...

Ô Narcisse, ô moi-même,
le plus lourd de nos fronts
en touchant le plus blême
a fait naître des ronds...

Car à peine on m'effleure
qu'on défigure l'onde.
Faut-il qu'au moindre heurt
tant de rides répondent ?

Faut-il que mon jumeau
ne voit plus que mon trouble ?
J'aime mieux mille maux
que d'aveugler mon double.

Ô Narcisse, ô moi-même,
seul en haut, seul en bas...
tout est devenu blême
depuis que tu tombas.

Ton silence insinue
que s'est dissout le charme
et que les rives, nues,
n'étreignent que nos larmes.

ÉTANG

Le cercle disparaît
et l'eau redevient lisse,
et quand le mauve est prêt
les nymphéas fleurissent.

Une nuit s'est éclosée
au milieu de l'étang,
et son étoile rose
éclaire par instants.

Et parmi les pétales
qu'on détache en rêvant
il en est un, plus pâle,
qui part avec le vent.

Les ondes se sont tues
au passage du cygne,
et craignent qu'il ne tue
ce que ses yeux désignent.

Maintenant qu'on est seul,
la surface de l'onde
est comme le linceul
d'une vie plus profonde...

Plus grand-chose n'est bleu
lorsque l'oiseau s'élance,
et l'on entend qu'il pleut
quand revient le silence.

Mais le pétale au vent
est retombé au sol,
plus pâle que vivant.
Est-ce la fin du vol ?

Une larme est tombée
et un cercle l'entoure.
Est-ce un début d'ondée
ou la fin d'un amour ?

Le silence en dit long
sur celle que j'attends,
et l'écho du vallon
le redit en partant.

LORELEI

« Ô toi, que nul n'effleure,
s'il est besoin d'un crime
pour t'enivrer le cœur,
j'en veux être victime.

Qui pose, à demi nue,
allongée sur la grève,
et comme revenue
du naufrage d'un rêve ?

Si ta nuque y consent
puis-je la mordiller,
ou faut-il qu'aucun sang
n'en sorte scintiller ?

Sa chevelure rousse
la masque comme au bal.
Ô que cela me pousse
à l'imaginer pâle.

Et si ton sein frissonne
puis-je l'aimer de près,
ou faut-il que personne
n'en tète le secret ? »

Sans doute que sa peau
naquit d'une caresse
et qu'un avant-propos
fit d'elle une déesse.

N'ayant pas d'autre vœu
que de la réveiller
j'écarte ses cheveux,
jusqu'à déshabiller

J'ignore à quelle envie
son silence renvoie.
Sera-t-elle ravie
de connaître ma voix ?

son pudique portrait :
sa bouche à peine éclore,
et ses yeux déjà prêts
à s'ouvrir – et qui l'osent...

.../...

Ce qui s'ouvre radieux
et enfin me regarde,
ce ne sont plus ses yeux...
mais ceux de la Camarde !

... qui pose, à demi nue,
allongée sur la grève,
et comme revenue
du naufrage d'un rêve.

À en croire le fleuve
elle jouit de sang-froid,
et si ses yeux m'émeuvent
c'est que j'en suis la proie.

NUQUE D'ANCOLIE

Quand l'ongle fut poli
et la soie, déplacée,
ta nuque d'ancolie
était à caresser.

Tu m'as plu sous la pluie
quand le vent te voulait,
je n'étais que poulie
que ton fil affolait.

Plus rien n'est interdit
quand nous sommes complets
et que j'approfondis
ta langoureuse plaie.

Quand l'orage furieux
faisait tout pour te plaire,
je n'avais que mes yeux
pour égaler l'éclair.

La lune s'est levée
et s'ouvre comme un œuf :
à croire que rêver
enfante un regard neuf.

REGRET

Un peu de ride est né
au fond de tes yeux gris,
qui me fait deviner
que ton rêve a maigri.

Ta nuque illuminée
par l'envie d'être vue
ne peut s'abandonner
que prise au dépourvu.

Et toutes ces années
sans lueur aux vitraux
te font croire, in fine,
que ton cœur est de trop.

Et je reste étonné
de m'être retenu
quand l'eau déboutonnée
te servait de tenue.

Ta nuque dessinée
par l'envie d'être tendre,
que ne l'ai-je inclinée
quand tu vivais d'attendre ?

CATTLEYA

Je me décore
de tout ton corps

plus jamais seule
sous le linceul

à dérider
mon orchidée

LES ON-SE-DIT

L'on se dit vous
avant que l'on n'avoue

On se dit tu
quand on s'est dévêtus

Puis on dit nous
quand les âmes se nouent

Et puis plus rien
tant qu'on est aériens

L'on se dit vous
avant de s'être vus

On se dit tout
après que l'on s'est tus

PAROLES D'APHRODITE

Les appas d'Aphrodite
ne parviennent pas à
détourner de la chasse le
bel Adonis...

Adonis !

Que n'entends-tu le pas
de mon cœur singulier ?
N'aimes-tu comme appas
que ceux du sanglier ?

Faut-il que ton destin
soit de traquer la bête
quand je mène d'instinct
une plus douce quête ?

Serait-ce que ton sort
soit de suivre des traces
quand j'expose mon corps
à de plus tendres chasses ?

Et faut-il que comme armes
tu ne manies que celles
qui n'ont rien de tes charmes
et me laissent pucelle ?

C'est moi ton Aphrodite
qu'à jamais tu allèches,
dont la chair interdite
n'a connu que l'eau fraîche.

Et s'il importe aux dieux
que ma beauté t'éclaire,
qu'ils ôtent de tes yeux
l'inopportune œillère.

Je veux être ta cible
et ta profonde proie,
et hurler l'indicible,
étreinte contre toi.

.../...

Je veux que ma chair s'ouvre
aux rigueurs de ton glaive
et que ton corps me couvre,
et que choir... nous élève.

Je veux que mon cœur s'offre
à l'éclair le plus court
et qu'il devienne un coffre
où te garder toujours.

Les dieux nous ont élus
pour incarner l'Amour.
Je ne veux rien de plus
que tes nuits et tes jours.

Mais l'impudique plaie
qui dénude ton fauve
davantage te plaît
que ma peau saine et sauve.

Que n'es-tu mon vautour
et ma peau, ton repas ?
Ne vois-tu comme atours
que ceux que je n'ai pas ?

Que n'ai-je la vertu
d'être une nymphe épiée
et ne t'abaisses-tu
quand je tombe à tes pieds ?

Faut-il que mes caresses
n'épousent que tes ombres
et que ma plainte cesse
pour que rien ne t'encombre ?

DÉSIR

J'ai bien plus de désir
que tu n'as de désert
et mon cœur, plus de tirs
que ton sein n'en peut taire.

AI-JE

Ai-je assez de corps,
ai-je assez d'encore
pour t'aimer jusqu'à l'aurore ?

Ai-je assez d'amour,
assez de toujours
pour t'aimer même le jour ?

Ai-je assez dansé,
ai-je assez d'assez
pour t'aimer jusqu'au passé ?

HÔTEL DU NORD

On demande à l'hôtel
un coin où s'aimer.
Pour deux, précise-t-elle,
deux cœurs abîmés.

Et avec vue sur rien,
personne à côté.
Le réveil ? pas besoin
de le remonter.

Car ce soir suffira
pour connaître tout
de nos corps et du drap.
Plus jamais debout.

ALBATROS

	Malheur à qui tombait, car tout crâne à fleur d'eau était, à coups de bec, évidé du cerveau.
Où que frappait la proue rugissait l'océan, quand surgit de partout un bec ailé de blanc.	L'oiseau se régala de cet organe gris, d'autant qu'il ne pouvait qu'en tirer de l'esprit.
Le ciel était son nid et les astres, ses œufs, et son aile infinie coupait l'écume en deux.	Mais l'âme des humains n'étant guère qu'un leurre, l'albatros en chemin perdit de la hauteur.

LÉNORE

Né du mur de ma chambre
un corbeau se tient coi ;
de janvier à décembre
il demeure sans voix.

À moins que ce soit lui
qui sans quitter la mort
me réveille à minuit
en disant : « Never more ! ».

Au clair de ma bougie
son regard est au nord :
est-ce là-bas que gît
l'image de Lénore ?

Mais la flamme s'éteint
sans que l'on ait soufflé,
et c'est jusqu'au matin
que je reste aveuglé.

CORBEAU

Né du mur de ma chambre, un corbeau se tient coi,
sur la haute étagère, entre mes livres lus ;
et quoi que je demande, il oppose à ma voix
le silence éternel de ceux qui ne sont plus.

Et bien que l'heure avance il reste sans bouger,
à côté de l'horloge où le temps est moulu ;
et quoique toujours là il demeure étranger,
comme le dieu d'antan auquel on ne croit plus.

Mais quand je rêve assez pour quitter ce décor
et que je la revois, aussi blême qu'élue,
qui ôte son linceul et me désire encore,
le corbeau me réveille en disant : « Jamais plus. »

J'ouvre alors les volets et lui montre les cieux
où la brise l'attend et l'aube le salue,
mais il ne bouge pas et referme les yeux,
préférant à la vie le monde des reclus.

AIGLE NOIR

Je ne vis plus soudain
que des lambeaux de brume
tandis que sur ma main
retombait une plume.

C'était un aigle noir –
qui se posa si près
qu'on ne pouvait pas voir
ce qui m'en séparait.

Mais que le ciel est gris
lorsque je me réveille !
Malgré tout je souris
en croyant au soleil...

« Tu te trompes de proie !
dis-je à ce bec armé,
à moins que tu me croies
capable de t'aimer... »

... non sans crainte qu'au soir
aucun rêve n'afflue
et que mon aigle noir
ne vienne jamais plus.

REVENANT

Alors que je compose
un portrait du passé,
voici qu'un aigle pose,
au clair de ma pensée.

Il est si près de moi
que son aile me couvre,
et si prêt à l'émoi
que sa paupière s'ouvre.

Et je le reconnais
au jeu de son regard ;
c'est bien lui qui renaît –
et non moi qui m'égare.

C'est bien lui qui revient
du passé éternel
et dont l'âme se tient
ici entre deux ailes.

AIGLE GRIS

« Que viens-tu faire à terre ?
dis-je à cet aigle gris,
de quel profond mystère
es-tu l'allégorie ? »

La douleur était telle
que je haïssais Dieu,
quand un battement d'ailes
me fit lever les yeux.

Et je le reconnus
à sa façon d'aimer ;
il m'était revenu
d'un monde inanimé.

Affolant le cyprès
l'oiseau n'avait pas peur
et se posa si près
que j'entendis son cœur.

Mais au lever du jour
hélas il s'envola,
préférant à l'amour
la nuit de l'Au-delà.

AIGLE FIXE

La nuit était en cours
quand il me décela :
je revenais du jour
et lui, de l'Au-delà.

Il est encore en haut,
entre ses ailes fixes,
comme flottant sur l'eau
d'un affluent du Styx.

Et c'est encore lui
qui m'avait détenue,
et dont l'œil avait lui
en m'ayant mise à nu.

Il n'avait pas eu peur
de mon âme cloîtrée,
et c'est avec ampleur
qu'il y était entré.

Mais la nuit est à court –
tout autant que mon pas –
et malgré tant d'amour
il ne redescend pas.

LUNE D'AIGLE

Il a l'air, dans la brume,
d'un astre rougissant.
Il est vrai que ses plumes
ont pour encre son sang.

Et s'il se pose, lourd,
au pied de son royaume,
ce n'est certes pas pour
picorer dans ma paume,

mais pour pondre une lune
dont on peut craindre que,
d'orbite peu commune,
elle n'éclipse Dieu.

SANG D'AIGLE

On ne vit ni archer
ni quelque autre tireur
mais un aigle touché,
perdant de la hauteur.

Affolant le cyprès
– et la pénombre avec –
il se posa si près
que je sentis son bec.

Bien qu'il fût d'une espèce
allergique aux sanglots,
je vis de la détresse
au fond de ses yeux clos.

Sa plaie n'était pas sans
susciter ma douleur,
et perdre autant de sang
témoignait d'un grand cœur.

FEU D'AIGLE

Un aigle était au bord
et moi, au fond du puits,
quand ouvrant ses yeux d'or
il éclaira ma nuit.

Quoi de plus sidérant
que ces yeux qui brûlaient
sans autres carburants
que ceux du feu follet ?

J'avais le cœur étreint
à la vue de ces flammes,
car l'aigle était en train
de consumer son âme.

Et quand il s'éteignit
je ne vis rien descendre,
car ce qui avait lui
ne laissa pas de cendre.

CIEL

Ni nuage ni vent
au centre de l'azur
mais un soleil – avant
qu'il ne tombe, trop mûr.

Une étoile filante
est morte d'être pure,
alors qu'une plus lente
esquisse une figure.

Et face à l'univers,
qu'aucun dieu ne mesure,
nos yeux se sont ouverts
comme autant de blessures.

URANUS

C'est quand je ferme l'œil que je te vois de près,
toi qui vogues sans lune au-delà de l'Espace.
Pour tout autre que moi tu n'es qu'un point qui passe
et ton nom, Uranus, reste ton seul portrait.

Ignorant d'où tu viens et quel est ton secret,
les faucons que je lance te prennent en chasse.
Mais tu les rends si lourds et leur aile, si lasse
qu'ils ne t'échappent pas et te servent d'engrais.

Est-ce à mon tour déjà ? Dois-je me tenir prêt
au milieu de ta ronde éternelle et vorace ?
C'est quand je ferme l'œil que ton orbite est basse
et que ton corps gravite de plus en plus près.

Ô que ce rêve éclate avant qu'il ne soit vrai,
avant qu'il ne me montre une autre de tes faces !
Mais voyant qu'aucun pleur à présent ne t'efface,
puisse l'œil imprudent dormir encore après !